

125 : Du lit à l'hallali : Malinche et la géographie du métissage

13 juillet 2010

Du temps où Cassandre préparait avec délices le Certificat d'histoire coloniale en histoire moderne à la Sorbonne, sous l'enseignement de [Charles-André Julien](#) (c'est à lui qu'elle doit les assises historiques assurant son anticolonialisme instinctif) et de Jean Bruhat (qui lui a fait faire l'étude détaillée du Grand Trek, aventure fabuleuse qui mêle les rivalités européennes dans une Afrique où l'on commence à percevoir des différences importantes entre les peuples nègres) - faut-il avouer que cela se passait dans le monde antique, en 1953 ? -, Cassandre avait été moins intéressée par « la » Kahena, sorte de Sainte-Geneviève ou de Jeanne d'Arc berbère qu'éblouie par la complexité de « la » Malinche, l'exceptionnalité de son sort, la subtilité de son intelligence, l'étendue de son savoir, les traces inoubliables de son bref passage dans le groupe de tête des Conquistadores. L'historien [Pierre Chaunu](#) devait ensuite en faire un portrait inoubliable, d'autres peut-être depuis.

Le lecteur qui ne l'a déjà fait pourra volontiers se perdre dans les références et les sources concernant cette femme extraordinaire - le plaisir est grand de farfouiller sur son ordinateur sans avoir besoin de courir dans les bibliothèques dont l'accès est harassant pour qui n'est pas déjà dans le métier d'historien ou d'archiviste ! -. Il y a mille choses à apprendre en allant d'une source à l'autre. Pour donner à certains le goût s'y sacrifier quelques bonnes heures de l'été 2010 qui commence, Cassandre dira donc pourquoi Malinche l'a séduite et la séduit toujours.

D'abord parce que son sort est à la fois entièrement inscrit dans la société de son temps et entièrement dépendant du hasard historique, en des époques où géographie, histoire et société formaient un seul ensemble. Cette sorte d'âge d'airain que notre temps, qui se prend pour un âge d'or, est ravi d'avoir fait éclater en mille disciplines qui ne se parlent toujours pas, malgré quelques acharnés qui s'accrochent aux slogans mille fois répétés (donc peu de fois entendus) de la nécessité de l'interdisciplinarité. Ensuite par le rôle que Malinche joue dans l'histoire. Enfin, par le fait qu'elle ne cesse d'être rattrapée, au cours de sa vie, par sa féminité et, par conséquent, par la place que lui réservent les hommes dans leur domination du monde.

Inscrite dans la société de son temps ? Née dans une famille considérée par les siens comme noble, fille aînée d'un cacique de l'ethnie Nahua vivant à la frontière du monde aztèque et du monde maya, instruite en tout mais victime de la mort prématurée de son père et donc du remariage de sa mère qui donna un fils à son nouvel époux, elle est vendue vers douze ans, donc nubile, (par sa mère ?), à des marchands d'esclaves mayas pour éviter tout problème de succession, puis revendue à d'autres marchands pour finir par être donnée à ces improbables conquérants que sont les Espagnols fraîchement débarqués. Elle avait entre quinze et vingt ans et, évidemment, devait être belle puisqu'elle fit partie du lot des vingt esclaves femelles qui furent remises en 1519 par les Mayas aux vainqueurs. D'abord donnée par Cortès au plus noble d'entre eux, il la prit ensuite pour lui en raison de son utilité comme traductrice, dit-on et, pour éviter tout tracas, renvoya son premier maître en Espagne. C'est bon d'être un chef.

Les premiers temps, Cortès avait pour interprète auprès des Mayas un homme au sort étonnant, Jeronimo de Aguilar, prêtre survivant d'un naufrage sur les côtes du Yucatan, fuyant vers l'intérieur avec son compagnon Guerrero les cannibales côtiers. Il eut la chance de rencontrer d'autres clans mayas plus aimables dont les chefs, au lieu de penser à savourer sa chair blanche, lui proposèrent au contraire des jeunes filles vierges à croquer. Et, à la surprise

générale, il s'y refusa obstinément pendant huit ans ! Un vrai catholique d'époque. Son compagnon Guerrero se dévoua pour réparer l'offense et, après quelques essais de bonne volonté, fit deux enfants à l'une d'elles. À l'arrivée de Cortès, Guerrero choisit la mayanisation et combattit les Espagnols. Aguilar fit le choix inverse. Cortès l'acheta à ses maîtres mayas au prix de menues verroteries et se paya ainsi, de manière imprévue mais essentielle à ses projets, l'interprète qu'il lui fallait. C'est en arrivant dans un autre territoire que les indigènes indiquèrent à Cortès l'ouest, le monde aztèque et Mexico comme le lieu de l'or. Mais on y parlait le nahuatl, que nul ne connaissait. La chance, tous ceux qui tentent l'aventure l'ont éprouvé, fait partie du voyage. Ils lui offrirent, pour se débarrasser de sa présence, une vingtaines de jeunes femmes dont l'une, Malinche, parlait à la fois maya et sa langue natale, nahuatl.

Alors commence pour Malinche une deuxième vie - ou troisième, ou quatrième vie, selon la manière dont on calcule les époques dans la vie des personnes - qui fera d'elle une héroïne. La seule et vraie manière d'apprendre une langue étant de partager un lit, à force de fréquenter celui de Cortès, elle lui servit bientôt d'interprète avec Moctezuma et même lui donna un fils en 1521. Elle servit encore d'interprète pour les rapports avec les populations mayas et aztèques, puis fut donnée en mariage par Cortès à un autre de ses compagnons, en eut une fille en 1526 et disparut des annales en 1528 puisque son mari prit une nouvelle femme en 1529. Jusque-là, aucune raison particulière de s'extasier, sinon de faire remarquer que, dans l'histoire, les truchements et autres instruments de passage entre cultures sont toujours laminés et considérés au mieux comme des machines à articuler différemment des sons signifiants. On en connaît peu auxquels ceux qui ont eu recours à un *traduttore* ont fait confiance au-delà de la mise en mots, celui-ci ou celle-là pouvant à tout moment se révéler un « *traditore* ».

Quelque nom qu'elle ait porté, puisque son nom *nahua* d'origine n'est pas connu et que les variations portent sur des phonétiques voisines qui peuvent aussi bien provenir de son prénom de baptême, Marina, qu'elle reçut d'un prêtre avant d'aller coucher avec son premier conquistador, soit d'un signe astral possible en langue nahuatl qui serait annonciateur de malheur, Malinche est devenue aujourd'hui au Mexique l'archétype de la traîtresse, celle qui a livré aux oppresseurs étrangers, aux destructeurs des civilisations mexicaines, les clés les plus précieuses de l'accès au territoire, celles de la culture. *Malinchista* se dit d'un collabo, d'un traître à la patrie, d'un vendu à l'ennemi... C'est dire la montagne de mépris qui s'est accumulée sur ce nom : il s'y mêle en outre, comme à l'habitude, la dépréciation machiste suprême, on pourrait dire l'ordurière insulte banalisée, *chingada*, fille violée, incapable de garder sa « pureté », donc putain.

Et si ce n'était que cela ! Au lieu de considérer le rôle d'accélérateur de conquête que les événements - et non elle-même - l'ont conduite à tenir, au lieu de considérer sa personne comme une personne, placée dans des situations inextricables, contrainte d'en passer par la soumission pour survivre, on plaque sur son sort les schémas les plus vulgaires des forts qui vivent de l'oppression des faibles. Au nom de quoi n'aurait-elle pas, avant tous les autres qui ont suivi son chemin, considéré que le sort personnel qui lui était proposé valait mille fois mieux que celui dont l'avait gratifiée sa propre mère ? Et pourquoi aurait-elle dû se faire l'héroïne d'une « patrie » qui n'existait pas encore, ou se sacrifier pour les valeurs d'une tribu qui lui ôtait d'un coup, parce qu'elle était fille, tout ce à quoi avaient droit « naturellement » les autres, parce qu'ils étaient garçons ? Il est quand même extraordinaire qu'en 2010 de trop nombreux peuples ne parviennent pas à opérer les révisions les plus nécessaires et que ceux qui prétendent les avoir faites demeurent si englués dans des manières de voir dépassées.

Dans l'imaginaire de son propre peuple, Malinche est certes considérée comme une victime (vendue, souillée, abandonnée). Mais on en fit surtout une coupable de trahison de « son » peuple. Son peuple ? *Qu'es aco* (c'est du provençal, pas de l'espagnol, donc pas de point d'interrogation à l'envers au début) ? Cassandre répète que Malinche ne trahit rien : ce sont les siens qui l'ont rejetée après en avoir usé comme d'un instrument de leur pouvoir et de leurs plaisirs. Elle ne doit rien à sa culture. Il est même légitime qu'elle cherche à accéder à un statut honorable en usant de ses acquis précédents comme trait d'union entre deux mondes. Que, ce faisant, elle devienne l'auxiliaire ou l'instrument d'un colonialisme violent et sadique, qu'ainsi elle participe à la chute de civilisations millénaires ou d'empires de formation récente n'est que le pur produit de la condition qui lui est imposée : dominée et soumise parce que femme. Il y a une grave inconséquence à le lui reprocher aujourd'hui, et c'est pourtant ce que l'on fait souvent : comme si les femmes maltraitées avaient le devoir en plus de défendre les « valeurs » du groupe social qui les avilit !

Octavio Paz a donné un élan à la réévaluation du jugement porté sur Malinche par les nationalistes des temps modernes et les attardés de luttes anticoloniales dans des formes dépassées. Car le colonialisme du temps des impérialismes est un passé, le colonialisme aujourd'hui se situe, habilement dissimulé par les forts, dans une partie de la mondialisation. Il est bon que des écrivains et écrivaines rappellent que le nahuatl, la langue de Malinche, était la langue des Aztèques. C'est un symptôme encourageant, depuis des décennies - mais l'évolution des mentalités est une longue affaire - de regarder la fresque de Diego Rivera, où Malinche apparaît habillée du *huipil* de coton, la tunique des femmes du Sud, son petit garçon à la main, mère enfin reconnue du premier Mexicain symbolique, ce fils de Cortès que celui-ci s'empressa de faire éduquer en Espagne. Comme si Mexicain était la manière correcte d'écrire *mestizo* au XXI^e siècle.

Alain Musset, géographe savant et subtil, a fait un rapprochement tout en finesse de la situation de Malinche et de celle de Pocahontas. Il faut lire son bref essai sur le sujet (cliquer [ici](#)). Il montre bien que les deux héroïnes occupent des places différentes dans les cultures postérieures à leur existence. On a fait de Pocahontas un mythe du métissage dans une société où « cette chose obscène » demeure réprouvée et peu pratiquée. De Malinche, dans une société presque entièrement métisse et où tout le monde est le produit d'une allègre transgression de tous les codes qui, du côté de chez Pocahontas, demeurent globalement infranchissables, on a fait la traîtresse absolue à sa culture d'origine, bien qu'elle soit le ventre symbolique dont tous les Mexicains sont issus, ce qui revient en fait à nier la réalité du métissage. Que même une australienne « blanche » souligne chez elle une absence de métissage semblable à celle de l'Amérique du Nord, en particulier chez les descendants du *Mayflower*, sorte de trait commun aux anglo-saxons (?), est encourageant. Elle observe avec nostalgie, après bien d'autres, que les Ibériques épousent volontiers les femmes indigènes et attribue malicieusement à Malinche le métissage d'un pan entier des langues européennes : rajoutez **tl** à certains mots et vous parlerez comme Malinche : chocola **tl**, toma **tl** (xitomatl), awuaca **tl** (āhuacatl)... !

Que l'on ne dise pas qu'en s'intéressant à Malinche Cassandre remue un pan d'histoire inutile. Non, certainement pas : au contraire, elle effleure par un bout insolite un immense continent éclaté de la géographie du présent auquel elle souhaiterait vivement que les « maîtres » de la géographie s'intéressent, la géographie du métissage, au lieu de laisser à de jeunes spécialistes de la « géographie du genre », et à quelques jeunes femmes concernées, la concession de ce « terrain » de recherche dont les friches ne les intéressent guère, de toute façon. Il est certain qu'il existe bien d'autres terrains de conquête, à la carrière moins risquée,

où l'on peut jouir de longues années des prébendes acquises, quelquefois, sur des terres jadis coloniales.

Cassandre